

# REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr  
21 rue Daviel 75013 PARIS

## Arguments des numéros à venir

La Revue française de psychanalyse publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l'objet d'un colloque chaque début d'année.

Le numéro Deauville : il s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail ([rfpsy@spp.asso.fr](mailto:rfpsy@spp.asso.fr)).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

## Argument RFP n° 3/2021

Date limite de remise des textes : 1<sup>er</sup> janvier 2021

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

## « De l'envie »

Argument

PAUL DENIS

Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'envie.

L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ;

Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :

Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.

Le mérite étranger est un poids qui l'accable...

Voltaire.

L'envie est entrée dans la langue psychanalytique sous la plume de Freud et sous le signe de « l'envie du pénis » : *Penisneid* où le terme allemand est proche du sens le plus usité du mot « envie » en français moderne : désirer, avoir envie de quelque chose – Freud du reste emploie également le terme *Wunsch*, désir du pénis – « envie de » et non « envie » tout court, terme qui renvoie au fait d'envier quelqu'un, de vouloir ce qu'il possède ou de chercher à l'en priver. C'est Melanie Klein qui ultérieurement érigea l'envie en une manifestation primordiale des pulsions destructrices, intervenant « dès le commencement de la vie » ayant « une base constitutionnelle » et surtout dotée d'un champ d'action très étendu. Elle rejoindra ainsi les définitions fortes de l'envie – dérivées du latin *invidia*<sup>1</sup> – comme « chagrin, déplaisir que l'on ressent du succès, du bonheur d'autrui » (*Le petit Larousse illustré*, 1914), face à la possession par celui-ci d'un bien quelconque, et la rage de se l'approprier, bref l'envie comme l'un des sept péchés capitaux. « Par envie, le monde ne peut pas souffrir ce qu'il ne possède pas » (Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime*, le 29 mars 1868).

Cliniquement il est étonnant que l'envie, dans son sens fort, n'ait guère été envisagée du point de vue psychiatrique et psychopathologique, alors que la jalousie y occupe une place insigne. Beaucoup de moralistes et philosophes ont donné à l'envie un rôle très important parmi les sentiments humains, en en faisant souvent un « vice » ou l'expression même du mal, et en tout cas d'un mal social. « Pour ce que l'envie est le malheur le plus grand, l'adversité la plus abominable et peste la plus dangereuse de toutes les maladies auxquelles les hommes sont sujets ... Or si bien nous considérons sa nature, elle n'a aucune cause ou fondement qui soit raisonnable. Car si nous sommes envieux, c'est ou de la vertu ou de la félicité d'autrui, dont nous devrions [nous] réjouir, et remercier Dieu : mais le naturel de ce vice est de réputer l'heur d'autrui son malheur, de se contrister de ses joies, et comme dit le Poète, de s'amaigrir quand il voit lui, ses enfants, ses bêtes, ses terres et ses champs être grands fertiles et en bon point. ... S'il s'éjouit, ce n'est que de choses tristes et lamentables ... c'est en cela et autres accidents encore plus misérables que le méchant cœur de l'envieux trouve quelque repos. Il ne rit jamais de bon cœur que quand il voit pleurer les autres, et ne pleure qu'en oyant rire les autres<sup>2</sup>. »

Helmut Schoeck, sociologue de langue allemande, a recensé la place donnée à l'envie par nombre de sociologues, philosophes, historiens tant dans la psychologie individuelle que dans la psychologie collective et les échanges sociaux, dans la politique en particulier. On ne peut que le suivre quand il montre à quel point l'envie est, pour lui, omniprésente dans toutes les cultures. Envie à l'égard d'autrui, mais aussi peur d'être envié par les autres, dont il faut donc se protéger ; une peuplade du nord du Niger a un mot, « *tsav* » pour « désigner une substance magique générée par le cœur et qui sert à se protéger de l'envie » (Schoeck, 1980, p. 93). Mais il faut aussi se protéger de l'envie des dieux : « Dans les cultures les plus diverses, à tous les niveaux de développement où est parvenue l'humanité dans son histoire, on trouve l'idée que des êtres surnaturels nous menacent de leur envie » (*ibid.*, p. 179). S'agirait-il de la transposition de l'idée de l'envie des parents à l'égard de leurs enfants ?

Il nous faut donc considérer sur le plan clinique l'opposition pertinente envier/être envié ; mais aussi distinguer ce qui est de l'ordre du fantasme, et du fantasme inconscient, comme

---

<sup>1</sup> Le Gaffiot donne comme premier sens à *invidia* celui de malveillance, d'hostilité et comme second sens celui d'envie, de jalousie.

<sup>2</sup> « Traité de l'origine et nature de l'envie. Avec les remèdes d'icelle » (1615), par M. Louys de Cornille, Docteur ès Droits et Avocat en la Sénéchaussée de Nismes en Languedoc ; À Paris, chez Adrain Taupinart, rue Saint-Jacques, à la Sphère, devant les Mathurins. MDCXV.

l'envie du pénis, et ce qui s'exprime dans des conduites, dans des comportements « envieux » ou de protection contre l'envie des autres.

Il est un registre de l'envie par rapport à autrui qui peut s'exprimer par une sorte d'émulation. La personne enviée – ou sa situation – figure une sorte d'idéal que l'on peut s'efforcer d'atteindre : se changer pour devenir semblable à celui que l'on envie, ou obtenir une situation analogue. Il s'agit en fait plus de désir que d'envie au sens fort et ce désir peut entraîner un mouvement constructeur pour le psychisme. Mais avec des effets fâcheux possibles : ainsi la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf est saisie d'une sorte d'émulation : « Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf / Envieuse s'étend et s'enfle et se travaille pour égaler l'animal en grosseur... » Dans le cas particulier cela se termine mal, mais n'attaque pas le bœuf et ne le prive en rien. Nombre de comportements imitatifs, ou de phénomènes de mode répondent à ce type d'envie-désir : « Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs... » Cette forme d'envie-désir s'inscrit plus dans le registre de l'être que dans celui de l'avoir.

Considérée dans son sens fort l'envie ne construit rien, elle jubile du malheur de l'envié et peut viser à lui nuire de telle sorte que l'envié peut se sentir menacé par l'envieux. Elle vise à abolir la différence, l'élément de supériorité qui l'a suscitée. Schoeck note du reste : « ... l'envie et plus encore la crainte d'être envié ... sont indépendantes de l'objet prétexte ou de sa valeur. ... une inégalité écrasante, provoquant l'étonnement, surtout si elle comporte un élément tout à fait inaccessible au commun suscite bien moins l'envie que l'inégalité minime... » C'est souvent du proche voisin que l'on est envieux et la notation de Schoeck rejoint la question du « narcissisme des petites différences ». Sur le plan social, l'évidence, l'omniprésence des phénomènes d'envie et de leurs conséquences comportementales et politiques sont frappantes. Les idéologies égalitaristes – ou la tendance au nivellement social et culturel – pourraient-elles être considérées comme résultant de l'envie et de la peur d'être envié ? Émile de Girardin a pu dire : « En France, la lutte existe bien moins entre le pouvoir et la liberté qu'entre l'égalité expectante, dont le véritable nom est envie, et l'égalité satisfaite, qui se condense en vanité » (Girardin, 1867). Parmi les moyens de lutte contre l'envie des autres, Francis Bacon indique ce procédé qui consiste à jeter à l'envieux une proie substitutive (Schoeck, 1980, p. 257) ; on voit comment ce procédé orientant l'envie publique vers telle communauté a pu être employé, sur le plan social, pour nourrir par exemple l'antisémitisme.

Et l'envie ne s'attaque pas seulement à des personnes ou à des objets, mais à des éléments culturels : « L'envie qui s'attache à toutes les belles œuvres comme le ver au fruit a essayé de mordre sur ce livre... » (Balzac, 1843, p. 424).

Mais comment aborder l'envie sur le plan métapsychologique ?

Chez Freud c'est via l'envie du pénis que « l'envie » apparaît en 1908 (Freud, 1908c/1969, p. 108) ; elle sera très fréquemment évoquée ensuite, jusque dans *L'abrégé de psychanalyse*, comme formation fantasmatique essentielle au cœur du fonctionnement psychique de la fillette et de la femme : désir organisateur – envie de – plutôt que conduite appropriative ou hostile. Encore que dans nombre de pathologies caractérielles et comportementales l'envie du pénis dépasse le registre du désir et du fantasme pour s'exprimer dans le sentiment d'envier une personne censée disposer d'un pénis ou de son équivalent symbolique. L'envie, au sens fort, a une place moindre chez Freud, mais apparaît cependant explicitement à propos de la « jalousie » fraternelle. Ce que Freud décrit comme jalousie fraternelle répond très précisément à de l'envie au sens fort. Il évoque en effet le « sentiment de jalousie avec lequel l'enfant plus âgé commence par accueillir l'intrusion de l'enfant plus jeune. Le premier écarterait volontiers ce dernier, pour le séparer des parents et le dépouiller de tous ses droits » (Freud, 1921c/1962, p. 79). Sentiment différent de la

jalousie amoureuse telle que Freud l'a évoquée par exemple dans « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », où le sentiment de jalousie s'établit dans un système à trois personnes et qui comporte un investissement homosexuel du tiers. En somme la jalousie « concurrentielle », « normale », comme le dit Freud se passe à trois et la dimension érotique, homosexuelle en particulier, est très présente. À l'inverse dans l'envie, celle de l'enfant « jaloux » de son puiné – le terme envieux serait meilleur –, les choses se passent à deux, même si c'est en référence à l'amour des parents ; et dans cette situation à deux, la dimension érotique disparaît : il ne s'agit plus d'éprouver ensemble du plaisir, ou de souffrir d'en être privé, il faut avoir la même chose, le même sort que l'autre ou le faire disparaître. « La première exigence qui naît de cette réaction est celle de justice, de traitement égal pour tous. ... il faut que tous soient logés à la même enseigne. ... Personne ne doit se distinguer des autres, tous doivent faire et avoir la même chose. ... C'est cette revendication d'égalité qui constitue la racine de la conscience sociale... », écrit Freud (1921c/1962, p. 81) qui illustre l'intensité de l'envie par l'exemple du jugement de Salomon : « ... puisque l'enfant de l'une de ces femmes est mort il ne faut pas que l'autre possède un enfant vivant. Ce désir a suffi au roi pour reconnaître la femme dont l'enfant était mort » (*ibid.*, p. 81). Il s'agit bien d'envie au sens fort et non de « désir ». Freud ainsi distingue donc bien, même s'il ne les formalise pas par le choix de termes distincts : la jalousie, l'envie-désir, l'envie émulation : s'identifier à son père, et l'envie appropriative, égalitariste. Freud évoque l'importance de l'oralité dans le déterminisme de celle-ci ; la place des investissements narcissiques et des investissements en emprise nous semble importante à considérer dans ces formes de l'envie au sens fort.

Trouble de mémoire ou défaut de lecture : nous n'avons pas trouvé de passage où Freud ait évoqué la crainte qui peut se développer du fait de l'envie des autres : « Ne loue jamais ton vin, ta femme, ton cheval, de peur qu'un autre en ait envie<sup>3</sup>. »

Karl Abraham définit l'envie à partir de l'idée de blessure narcissique infligée à la fille par « la découverte de l'organe masculin ». Il place ainsi d'emblée la notion sous le signe du narcissisme, au-delà du simple désir d'avoir un pénis : « Au stade narcissique de son développement, l'enfant veille attentivement sur ses biens et convoite jalousement ceux d'autrui. Il entend conserver ce qu'il a, et y ajouter ce qu'il voit. Quiconque possède un avantage sur lui provoque deux réactions étroitement liées : un sentiment d'hostilité pour le privilégié, une impulsion à lui arracher ce qu'il possède. L'intrication de ces deux réactions se manifeste par l'envie, expression typique de la phase sadique-anale du développement de la libido » (Abraham, 1966, p. 103). Il notera également que « plus l'activité et la créativité viriles [c'est-à-dire l'activité sexuelle] sont restreintes chez le névrosé et plus son intérêt se porte sur la possession des choses... », c'est-à-dire vers « la catégorie de l'avoir et du donner » (*ibid.*, p. 324).

Bien que Karl Abraham ne se réfère pas à la pulsion de mort, Melanie Klein se réclame de lui dans sa définition de l'envie à laquelle elle va donner une ampleur extrême. Elle fait de l'envie une formation psychique fondamentale, une quasi-pulsion dérivée de la pulsion de mort dont elle adopte le modèle d'emblée et sans réserve : « Je considère que l'envie est une manifestation sadique-orale et sadique-anale des pulsions destructives, qu'elle intervient dès le commencement de la vie et qu'elle a une base constitutionnelle » (Klein, 1968, p. 11-12). Elle poursuit sa définition ainsi : « L'envie, elle, ne vise pas seulement à la déprédation du sein maternel, elle tend en outre à introduire dans la mère, avant tout dans son sein, tout ce qui est mauvais, et d'abord les mauvais excréments et les mauvaises parties du soi, afin de la détériorer et de la détruire. Ce qui, au sens le plus profond, signifie détruire sa créativité. ... Un tel processus,

---

<sup>3</sup> Proverbe allemand cité par Schoeck.

qui dérive de pulsions sadiques-urétrales et sadiques-anales, je l'ai défini ailleurs comme étant un aspect destructif de l'identification projective qui se manifeste dès le commencement de la vie » (*ibid.*, p. 17-18). Elle indique, sur le plan clinique – et en particulier par rapport à la question de la réaction thérapeutique négative – le paradoxe des conduites envieuses : détruire l'objet précisément parce qu'il est bon. La formulation théorique de l'envie, selon Melanie Klein, très complexe, effet de l'identification projective, n'a pas été reprise en dehors des groupes kleinien. Winnicott s'est montré très critique, en particulier par rapport au caractère premier de l'envie. « Selon moi, il est nécessaire de distinguer la description d'un nourrisson de la description des processus primitifs tels qu'on les voit dans les analyses d'enfants et d'adultes ... Pour moi, le mot "envie" sous-entend un degré complexe d'organisation du moi, qui n'est pas présent au tout début de la vie du sujet » (Winnicott, 2000, p. 138-139).

Il nous semble que l'envie, comme l'amour et la haine, est un mouvement psychique complexe, un sentiment, et non un mécanisme élémentaire. Devons-nous et pouvons-nous approcher, sur les plans de la clinique et de la théorie, cette notion d'envie dans la cure psychanalytique ? A-t-elle en particulier une valeur heuristique pour comprendre diverses formes de réactions thérapeutiques négatives et de mouvements contre-transférentiels ? Peut-on parler d'envie dans le contre-transfert et pas seulement de « haine dans le contre-transfert » comme l'a montré Winnicott ? Et comment comprendre ce qui compose ce mouvement psychique complexe ? S'agit-il essentiellement d'une combinaison d'investissements organisés contre une blessure narcissique ? Faut-il comme Melanie Klein invoquer la force destructrice émanant de la pulsion de mort ou rester comme Abraham dans le cadre d'une économie libidinale ? Peut-on y voir une prévalence des conduites d'emprise appropriatives et destructives sur celles qui visent à trouver une satisfaction d'ordre érogène ? Et quel est le bénéfice de l'envie ? Peut-on invoquer la recherche d'un sentiment de réorganisation qui vient panser un narcissisme blessé, apaisé par l'idée d'une abolition des différences, ou l'espoir d'une forme de jubilation morose ou d'exaltation dans le triomphe sur l'envié ?

Paul Denis  
67 rue de Tocqueville  
75017 Paris  
paul.denis54@orange.fr

#### Références bibliographiques :

- Abraham K. (1921/1966). Manifestations du complexe de castration chez la femme. *Œuvres complètes II*. Paris, Payot.
- Balzac H. de (1843). *Illusions perdues*. Paris, Furne.
- Freud S. (1908c/1969). Les théories sexuelles infantiles. *La vie sexuelle*. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1962). Psychologie collective et analyse du moi. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot.
- Girardin E. de (1867). *Les pensées et maximes*.
- Klein M. (1957/1968). *Envie et gratitude*. Paris, Gallimard.
- Shoek H. (1980/2009). *L'envie, une histoire du mal*. Paris, Les Belles Lettres.
- Winnicott D.W. (1989/2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris, Gallimard.

## Argument RFP n° 4/2021

**Attention nouvelle date de remise des textes : 1<sup>er</sup> février 2021** (au lieu du 1<sup>er</sup> mars)

Calibrage : 30 000 signes

Résumé : 1 000 signes

# « Cris et Chuchotements »

## Argument

Claire DEVRIENDT GOLDMAN

Denis HIRSCH

Arlette LECOQ

Ce thème est inspiré du film éponyme d'Ingmar Bergman<sup>4</sup>. Au plus près des enjeux de ce chef-d'œuvre cinématographique et psychanalytique, un bref synopsis du film amorcera cet argument.

Trois sœurs et une servante sont réunies dans le manoir familial. Agnès se meurt d'un cancer de l'utérus. Ses cris de douleur sans nom et ses chuchotements d'agonie figurent la terreur de la souffrance et de la mort. Mourante, Agnès est hantée par l'énigme de leur mère disparue, femme fantasque aux brusques accès mélancoliques. Ses deux sœurs, Karin et Maria sont à son chevet.

Karin, la sœur aînée, est traversée par l'envie et la haine de soi et de son sexe qu'elle mutile, en quête d'excitations de survie. Maria, la benjamine, tente de ranimer les chuchotements du désir et du plaisir sexuel, afin de lutter contre l'enfermement mortifère de ce claustrum familial, immergé dans la Suède protestante rigoriste. Anna, la servante de la famille se dévoue corps et âme pour apaiser l'agonie d'Agnès, au plus près de son corps souffrant. Du père, on ne saura rien. Quant aux autres hommes – mari, médecin, amant ou pasteur –, ils sont fascinés autant que terrifiés face au corps féminin et au-delà, face à la finitude. Le manoir familial, isolé dans la campagne, est tapissé de velours rouge et de draps blancs, telle la métonymie de la matrice ensanglantée d'Agnès.

Le thème des trois sœurs rappelle combien sont nombreuses les triades de sœurs dans la mythologie et les œuvres d'art, à commencer par les figures mythiques des Érinyes, qu'un travail de culture transformera en Bienveillantes. Le film de Bergman en décline une version contemporaine et nous interroge sur les enjeux des complexes sororaux. Comment se tissent-ils ? Comment le féminin se transmet-il de mère en fille, de père en fille, mais aussi de sœur en sœur ?

Au-delà de l'œuvre d'exception, plusieurs champs de réflexion s'ouvrent, à commencer par l'alliance des surmoi individuel et culturel dans la répression du féminin sexuel et dans le masochisme mortifère du repentir. Les deux modalités des masochismes, féminin et moral, s'opposent en chacune des sœurs du film, nous questionnant sur les modalités de leur intrication. Destin singulier du sexuel réprimé que l'évolution du climat culturel et religieux contemporain banalise ou retourne en une revendication de pleine jouissance.

Face à la douleur térébrante du corps souffrant ou de la douleur d'âme, dans l'en deçà des mots, les cris et chuchotements prennent valeur d'un message adressé à l'autre, l'analyste, le *Nebenmensch*. Du rouge criard au pastel esquissé, de la saturation à l'à peine évoqué, que disent-ils de l'humain, des sensations, des perceptions dans la cure lorsque les mots manquent ?

---

<sup>4</sup> *Cris et chuchotements* (1972). Drame réalisé par Ingmar Bergman, Suède. Produit par Lars-Owe Carlberg. Produit par Lars-Owe Carlberg. Casting : Harriet Anderson (Agnès), Kari Sylwan (Anna), Ingrid Thulin (Karin), Liv Ullmann (Maria et la mère), Erland Josephson (David, amant de Maria et médecin de la famille), Anders Ek (le pasteur)

Souvent le cri en séance surprend, il n'est pas préparé, il surgit du plaisir, de la douleur, de l'effroi. Sa voie est rapide, il sort, hurle et court-circuite la mise en forme, la mise en mots, la mise en sens. Mélange de sons et d'affects, sa poussée en désarticule l'expression. La quantité, l'excès et la décharge le caractérisent ; psyché vaincue bat en retraite, submergée par la pulsion.

Là où le cri déchire, le chuchotement invite à l'intime. Là où le cri disloque, le chuchotement insuffle un message. L'échec de la symbolisation est du côté du cri, le chuchotement est plus souvent riche de son contenu et de ses représentations de mots.

Le premier cri que le nouveau-né pousse au-dehors de lui-même convoque aussitôt le premier chuchotement, reçu en lui de sa mère ou de son père. Lorsque le bébé naît, il inspire l'air du monde, déploie ses alvéoles pulmonaires et, dans un souffle vital, expulse de tout son corps, un cri qui l'instaure dans l'ordre du vivant. Le traitement « physique » de l'excitation, que Freud conçoit sous la forme du réflexe et nomme « principe d'inertie », incarne en premier lieu la tendance à réduire à zéro la quantité d'excitation par le moyen de la motricité. Ce premier cri de l'infans est une décharge qui s'opère dans un environnement parental signifiant. Dans *L'Esquisse*, Freud n'évoque pas le chuchotement, mais le cri s'y fraye une place sonore de choix.

À l'aube du fonctionnement psychique, les cris extériorisent la tension, se déchargent, mais seule « l'action spécifique » du *Nebenmensch* mène le processus vers la satisfaction.

Cette voie de décharge acquiert dès lors « une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux ».

C'est non seulement la vie, mais encore les bases de l'éthique et le fondement du lien qui s'originent ainsi au bout du cri. Et de décharge interpellante, le cri deviendra un appel intentionnel, une adresse. Le transfert en est le vecteur dynamique, d'autant plus essentiel lorsque les mots défont. Ce cri, première articulation et premier son, forme originelle en devenir de la musicalité de la voix et du langage, est une mise en mouvement dans le lieu de l'absence. *La clinique périnatale* montre combien est angoissante et effrayante l'absence du cri de naissance du bébé pour les nouveaux parents. Sans expression de l'infans à son ajustement aérien, la perspective de la mort s'invite immédiatement dans la scène originelle. Ce silence de mort serait-il à l'origine d'une forme précoce de manifestation du négatif, un « blanc » intersubjectif premier ?

A contrario, le cri de vie du nouveau-né l'instaure comme petit de l'homme libidinal et parlant.

Ce cri premier serait-il alors le déclencheur de la relation de séduction originelle décrite dans la situation anthropologique fondamentale par Jean Laplanche ?

Qu'en est-il du chuchotement maternel des tout débuts, dont on imagine les traces sensori-motrices fondatrices chez le fœtus ? Cris et chuchotements convoquent dès le début de la vie intra et intersubjective l'alliance du souffle et du geste dans la genèse de la vie psychique. La relation intra-utérine entre le fœtus et la mère « en devenir » en pose les prémisses sensori-motrices.

Quel est le devenir de ces traces après la rencontre « à lui donner le souffle » du nouveau-né avec la vie aérienne, et après sa rencontre avec le corps et la psyché maternels ?

Ainsi, dès le début de la vie psychique, le cri de l'infans et le chuchotement de la mère se rencontrent, s'entremêlent, unissent ou pas, dans une prosodie commune primordiale, leurs dualismes pulsionnels de vie et de destructivité.

Le chuchotement de la mère des commencements serait-il à la fois le reflet de sa capacité régressive aux besoins psychiques de son bébé et de l'intromission dans sa psyché d'un dicible refoulé ou interdit ?

Les berceuses méditerranéennes chantées par la cantatrice Monserrat Figueras évoquent ainsi un chuchotement bruyant. La mère y transmet dans son doux « air chanté » des paroles signifiantes, mais aussi un reste non traduit empreint d'éprouvés de vie et de mort.

En deçà des mots, les cris du silence dans la cure, seraient-ils tous et toujours adressés ? Comment leur donner forme et sens ? Ainsi, un analysant crie dans la chambre froide de son restaurant, une boule d'adrénaline monte en lui, il n'a pas les outils qui permettent de calmer et d'élaborer son excitation, il ignore même ce qu'il faudrait élaborer. S'adresse-t-il à la mère interne, à l'autre humain, à l'analyste ? Il s'agit non plus d'interpréter, mais de tisser et de donner forme aux cris et chuchotements, de proposer un éventail d'expressions que capte l'analyste par son contre-transfert, telle une peau sensible et réceptive à la moindre note émise, à la moindre touche perceptible.

Pensons encore au cri de Munch face au ciel et à la mer, cri muet qui se transforme dans son tableau en stries menaçantes, ondulantes et en un flux pénétrant de sang, vision hallucinée du sang de sa mère qu'il perdit dans l'enfance.

Au-delà de ce destin de l'homme « nu », les cris et chuchotements sont également les échos des crimes de masse, des génocides, des massacres ethniques, des attentats-suicides où la mort frappe à l'aveugle. Les cris et les hurlements des victimes ou de leurs proches témoignent d'un empêchement traumatique de la parole humaine face à l'effroi et à la douleur d'une violence collective.

Les processus de déshumanisation sont d'autant plus à l'œuvre que les victimes sont frappées de stupeur et de honte. Un cri, un chuchotement est parfois le premier signe d'une restitution de sa propre humanité. Chez les descendants de ces victimes, les cris et chuchotements peuvent apparaître comme des indices de l'indicible, vécu et transmis par les générations antérieures, en quête d'espace pour leur donner sens. Quant aux cris d'autrui, ils peuvent éveiller chez un sujet, grâce à une activité mnémonique, le souvenir douloureux de ses propres cris.

Enfin, du côté du sexuel refoulé ou clivé, le chuchotement invite l'objet à s'approcher, à tendre son écoute. Quel analyste n'a pas senti ce mouvement à l'appel d'un patient qui confie pianissimo un secret ou qui souhaite exercer sur lui son pouvoir d'attraction pour le séduire, l'isoler, le posséder ? À peine audible, il délivrera soudain des mots d'amour, des désirs sulfureux, des mots de fiel, des secrets, des rumeurs, des trahisons d'amour.

Claire De Vriendt Goldman  
Avenue de Boetendael, 84  
1180 Bruxelles  
clairygold@gmail.com

Denis Hirsch  
Rue du Roseau, 41  
1180 Bruxelles  
dhirsch@skynet.be

Arlette Lecoq  
Rue de Chestret, 8  
4000 Liège  
arletteulalie@gmail.com

# Argument RFP n° 1/2022

Date limite de remise des textes : 1<sup>er</sup> juillet 2021

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

## « Précocité »

### Argument – Précocité

Michel PICCO et Hélène SUAREZ-LABAT

Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

Charles Baudelaire, *Fusées*.

De nos jours, la précocité intellectuelle est un motif de consultation devenu fréquent pour l'enfant et sa famille : l'enfant précoce traduit le haut potentiel qui habite le surdoué ; si l'enfant s'ennuie, c'est qu'il n'est pas assez nourri. La recherche de stimulations conduit le plus souvent la famille vers l'investigation quantitative des processus cognitifs en négligeant l'articulation entre les processus de pensée.

Aux performances harmonieuses de l'enfant surdoué à l'aise dans tous les domaines, image d'un narcissisme idéal, fait place le plus souvent avec la précocité un état de souffrance complexe associée à une efficacité cognitive bien souvent hétérogène que traduisent des troubles « dys- », de la dyslexie à la dyspraxie en passant par la dyscalculie ou la dysorthographe, des troubles du caractère et des conduites transgressives, des états anxieux et, paradoxalement, des situations d'échec scolaire, allant même jusqu'à interroger les complexités entre l'autisme, certaines formes de psychoses infantiles et l'efficacité intellectuelle.

Cependant, le diagnostic de précocité chez l'enfant semble avoir refoulé la question de la sexualité, ce qui n'a peut-être que l'apparence d'un paradoxe dans une société qui manque curieusement de refoulement et où l'érotisme, le plaisir à penser et à différer menacent constamment d'être submergés par le traumatique de l'actuel, sous ses formes changeantes de pornographies.

Pourtant Freud (1909b/1998) notait très tôt avec le petit Hans combien la précocité intellectuelle et la précocité sexuelle allaient souvent de pair. La coexcitation libidinale en est-elle l'explication ? Est-ce donc par étayage de la libido sur la fonction cognitive entraînant une sexualisation de la pensée ou, à l'inverse, par l'activité intense de pensée qui générerait une excitation sexuelle connexe que pourrait s'expliquer ce rapport ?

C'est dire ainsi déjà que, bien qu'il ne soit pas un concept psychanalytique, mettre le terme de précocité en résonance avec le champ de la psychanalyse ouvre sur une complexité radicalement menacée, et sans doute pour cause, par sa seule circonscription à la mesure cognitive. Le terme de précocité introduit plus généralement l'idée d'un dérèglement, d'une accélération dans l'ordre du temps chronologique. Il s'agit d'une réinscription dans la temporalité de quelque chose qui lui échappe à une place mal définie, imprécise et relative. Parle-t-on en effet, avec la « précocité », d'une forme de dérogation à la norme ? Pense-t-on à ce qui est du

côté de l'originnaire ou de l'archaïque ? Faisons-nous référence à une condition de pré-maturation comme cet état de détresse initiale, souligné par Freud, inhérent à l'être humain ? Ou est-il encore et déjà question de sexualité ?

En effet, désignée par Freud comme précurseur de la névrose, la précocité des sensations génitales témoigne d'une pulsionnalité sexuelle éveillée parfois trop tôt. Déjà, au commencement de ses recherches, Freud voyait l'origine des névroses dans un traumatisme sexuel précoce ou plus précisément « sexuel présexuel », c'est-à-dire survenu avant la puberté et l'accès à la sexualité génitale (1885c [1887-1904]/2006, Lettre à Fliess du 15/10/95 p. 185). Bientôt Freud abandonnera cette théorie de la séduction (*neurotica*), au profit de la découverte de la réalité psychique, des fantasmes et de la capacité traumatique de la pulsion. Cependant cette idée refoulée d'un traumatisme réel fera retour notamment avec ses théories phylogénétiques déplaçant le traumatisme précoce du côté d'une préhistoire du sujet et de l'espèce. Bien plus tard, Jean Laplanche (1987/1994), avec la théorie de la séduction généralisée, réhabilitera la réalité du traumatisme et d'une certaine manière en donnera une version plus ubiquitaire, ramenant la question du traumatisme précoce aux premiers mois de la vie, dans l'asymétrie de la relation ordinaire mère-enfant. Ainsi les découvertes des analystes d'adultes se penchant sur la précocité des enveloppes psychiques chez le bébé (Bick, 1968/2006 ; D. Anzieu, 2000/2013 ; S. Lebovici 1994) ont permis de penser et d'observer les différents défauts de contenance précoces, et leurs destins jusqu'aux mécanismes de survie fabriquant une seconde peau, par identification adhésive à une sensation : rigidité musculaire, sources lumineuses, mais aussi sensations procurées par le processus de penser. Si ces mécanismes aident à comprendre le fonctionnement autistique, devons-nous voir dans la précocité intellectuelle une pérennisation de cet agrippement à la sensation du penser ?

La précocité de la perte et ses cortèges d'angoisses, d'états d'affects qui ne souffrent pas la liaison avec des représentations d'attente connaissent différents destins où seront menés de multiples combats pour traquer le traitement de la quantité d'excitation qui est toujours en demeure de devenir un danger pulsionnel. Le surplus doit être dompté pour ne pas devenir source de traumatisme, voire de dérives vers la confusion de langues (Ferenczi, 1933/1982). La fuite vers l'hypermaturation (Anzieu, 2000/2013), le faux self (Winnicott, 1964/1988) ou bien vers l'appauvrissement de la pensée (Marty, 1976 ; Smadja, 2015) serait-elle une marque de la nécessité de la précocité de l'adaptation à tout prix pour éviter un effondrement potentiel ? C'est aussi à partir d'une situation traumatique survenue très tôt qu'il faut comprendre le « rêve du nourrisson savant » (Ferenczi, 1923/1974). Ferenczi voyait en effet la précocité intellectuelle comme une réaction à une agression sexuelle : c'est sous « la pression d'une urgence traumatique » que l'enfant se trouverait contraint d'accéder à une prématuration pathologique. Pour Ferenczi (1933/1982, p. 133.), ce moi trop tôt mature est plutôt dysmature : « On pense aux fruits qui deviennent trop vite mûrs et savoureux, quand le bec d'un oiseau les a meurtris, et à la maturité hâtive d'un fruit véreux. »

La précocité peut déjà s'exercer par les manifestations motrices telles que Pierre Marty et Michel Fain (1955) l'évoquent dans leur travail portant sur l'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet. Ils ont apporté des prolongements conséquents quant à la compréhension des traces de la précocité de l'inscription psychique de l'expression motrice extériorisée par le geste en lieu et place de l'intériorisation de l'objet par le jeu des processus de pensée.

Les expressions motrices de l'affect (Kahn, 2003) saisissent également le créateur par l'inattendu de la projection du mouvement auquel il donne des formes, le jeu possible des autoérotismes offrent des voies esthétiques au profond en soi, les attraits de la beauté en sont le moteur (Freud, 1905d/2006). La précocité est ici au service de mouvements d'expressions

pulsionnelles qui rencontrent des voies d'irrigation à travers l'expression plastique, ce qui ne préjuge pas de la douleur psychique sous-jacente qui peut habiter ces voies sublimatoires.

Mais la précocité d'un mouvement psychique revêt plusieurs formes, plusieurs traductions qui rendent compte d'une relation particulière à l'investissement des espaces internes et externes, associé à une temporalité qui exige le retour immédiat de la réponse de l'objet. Une simultanéité d'investissement qui peut paraître étrange par sa prématurité, sa fulgurance.

Lorsque les voies d'irrigation pulsionnelles ne trouvent pas de véritables buts, quelle serait la nature particulière de l'excitation ? Les transformations des liens entre sadisme et masochisme ont été étudiées par Abraham (1916 ; 1917), qui s'est interrogé sur le destin des fonctions génitales masculines aux prises avec le renoncement à une sexualité active dans l'éjaculation précoce. Cet arrière-plan vacillant face à la précocité du mouvement lui faisait dire que la passivité des patients était en fait « une *manifestation réactionnelle* [...] en lieu et place de pulsions sadiques violentes trop prononcées » (1916, p. 67). La précocité dans la sexualité prend en effet une autre dimension avec la figure de l'éjaculateur précoce : excès d'excitation ou, comme le souligne Paul Denis (2018), évitement ou phobie d'une soumission à l'objet, l'impatient partenaire recherchant inconsciemment une issue immédiate à son excitation et à sa terreur de tomber sous l'emprise de l'objet ? En somme, l'essence de la précocité sexuelle serait-elle issue d'un profond mouvement de l'économie réalisée sur la dépense psychique ? La précocité du mouvement fait-elle écho à la précipitation du mouvement ? Celle de l'homme pressé, impatient du but renouvelé sans cesse, décrit par Paul Morand (1941), comme de la personne à haut potentiel ou du nourrisson, est-elle l'indice du traitement de la limite ?

En effet, s'il qualifiait l'inconscient d'intemporel, Freud voyait l'origine de la représentation de temps dans l'investissement discontinu du système préconscient/conscient. L'accélération des mises en liens des processus pose donc également la question du traitement de l'intermédiaire et des processus transitionnels qui induisent l'accès à la rêverie, à l'introjection de la limite comme seuil de transformation (Chervet, 2017). Quels mouvements dans le transfert peuvent éveiller ces éprouvés dans le contre-transfert de l'analyste ? L'impression de sauter des étapes, des paliers de communication pour éviter les conflictualités douloureuses ?

La tentation de la précocité de l'interprétation chez l'analyste pourrait-elle exprimer la répétition du passé qui initie dans la réactualisation transférentielle la discontinuité par l'*agieren* ? Jean-Luc Donnet (2016, p. 124) rappelle que c'est dans l'après-coup que le rétablissement de la continuité est vectorisé par l'interprétation qui est appelée à favoriser la dynamique processuelle : une mise en rythme de la précocité ? Sur un autre versant, est-ce que l'insight serait un précurseur ou un indice de la précocité à éprouver et à penser ?

Le travail de la mélancolie sur laquelle Benno Rosenberg (1991) est revenu à plusieurs reprises ouvre sur des réflexions déjà introduites par Winnicott (1958 ; 1967/2000), qui concernent la fonction de la précocité d'une certaine façon. En effet, le développement de la clinique du nourrisson a permis d'explorer le champ du précoce par l'observation du bébé : la mise en évidence de ses compétences précoces, l'étude des interactions précoces du nourrisson avec son entourage et de ses dysharmonies, a montré tout l'intérêt de développer une approche clinique préventive dans la périnatalité. C'est déjà au sujet du nourrisson que Melanie Klein (1966) envisageait un Œdipe, un moi et un surmoi précoces, dès les premiers mois de la vie.

Cependant, Winnicott distingue le précoce (*early*) dans le sens du développement de l'enfant du sens analytique du profond (*deep*) : « Profond n'est pas synonyme de précoce parce qu'il faut au nourrisson un certain degré de maturité avant de devenir graduellement capable d'être profond » (1958, p. 207). Winnicott met en garde les analystes de ne pas confondre les deux registres : « Si de plus en plus profond signifiait de plus en plus précoce, il serait alors nécessaire

de considérer que le nourrisson de quelques semaines en pleine immaturité pourrait avoir conscience de l'entourage » (*ibid.*, p. 210). Le précoce s'observe, le profond s'éprouve et se retrouve par l'analyse. L'analyste serait-il le représentant de cet environnement qui pourra donner sens à la précocité des éprouvés et à leurs destins ?

Michel Picco  
2, avenue des Belges  
13100 Aix-en-Provence  
michel.picco0372@free.fr

Hélène Suarez Labat  
6 rue Leibniz  
75018 Paris  
suarezlabath@hotmail.com

### Références bibliographiques

- Abraham K. (1916/1989). Examen de l'étape prégénitale la plus précoce du développement de la libido. *Œuvres complètes, II* : 11-34. Paris, Payot.
- Abraham K. (1917/1989). L'éjaculation précoce. *Œuvres complètes, II* : 38-52. Paris, Payot.
- Anzieu D. (2000/2013). Les signifiants formels et le moi peau. Dans D. Anzieu (dir.) *Les Enveloppes psychiques* : 19-41. Paris, Dunod.
- Bick E. (1968/2006). L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces. Dans A. Briggs (dir.) *Un espace pour survivre : l'observation du nourrisson selon Esther Bick : articles cliniques et derniers développements* (traduit par J. Pourrinet) : 83-86. Larmor-Plage, Éditions du Hublot.
- Chervet E. (2017). Patient et interprète : Le domaine intermédiaire. *Rev Fr Psychanal* 81(5) : 1301-1365.
- Denis P. (2018). Le conflit d'impatience. *Rev Fr Psychanal* 82(2) : 405-411.
- Donnet J.-L. (2016). *Dire ce qui vient. Association libre et transfert*. Paris, Puf.
- Ferenczi S. (1923/1974). Le rêve du nourrisson savant. *Psychanalyse* 3. Paris, Payot.
- Ferenczi S. (1933/1982). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant : le langage de la tendresse et de la passion. *Psychanalyse* 4 : 125-138. Paris, Payot.
- Freud S. (1985c [1887-1904]/2006). *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*. Paris, Puf.
- Freud S. (1905d/2006). Trois essais sur la théorie sexuelle. *OCF.P*, VI : 59-181. Paris, Puf.
- Freud S. (1909b/1998). Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans. *OCF.P*, IX : 1-130. Paris, Puf.
- Kahn L. (2003). L'expression. *Rev Fr Psychanal* 67(2) : 559-573.
- Klein M.. (1966). Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés. Dans Klein M., Heimann P., Isaacs S., Riviere J., Baranger W. *Développements de la psychanalyse* : 187-222. Paris, Puf.
- Laplanche J. (1987/1994). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Lebovici S. (1994). L'homme dans le bébé. *Rev Fr Psychanal* 58(3) : 661-680.
- Marty P., Fain M. (1955). Importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet. *Rev Fr Psychanal* 19(1-2) : 205-284.
- Marty P. (1976). *Les mouvements de vie et de mort*. Paris, Payot.
- Morand P. (1941). *L'homme pressé*. Paris, Gallimard.
- Rosenberg B. (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. Paris, Puf.
- Smadja C. (2015). L'apport de la théorie psychosomatique au processus de pensée. Dans M. Emmanuelli (dir.). *La pensée : Approche psychanalytique* : 101-110. Paris, Puf.
- Winnicott D.W. (1958). Discussion sur la contribution de l'observation directe de l'enfant à la psychanalyse. *Rev Fr Psychanal* 22(2) : 205-212.
- Winnicott D.W. (1964/1988). Le concept de faux-soi. Dans D.W. Winnicott. *Conversations ordinaires* : 73-78. Paris, Gallimard.
- Winnicott D.W. (1967/2000). Sur D. W. W. W par D. W. W. Dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* : 17- 29. Paris, Gallimard.

# Argument RFP n° 2/2022

Date limite de remise des textes : 1<sup>er</sup> septembre 2021

Calibrage : 30 000 signes

Résumé : 1.000 signes

## « Pouvoir des imagos »

Argument – Pouvoir des imagos

Kalyane FEJTÖ et Jean-François GOUIN

Je sais que vous avez une reine, Teaea, cachée en vous, juste à l'intérieur de cette tête chevelue qui est la vôtre. Et elle vous donne des ordres comme la vieille souveraine tyrannique en donnait à ses serfs. Elle dit : « Fais ceci ! » et vous le faites, ou « Ne fais pas ça ! » et vous ne le faites pas.

Ursula k.Le Guin. *Les dépossédés*.

L'imago, mot d'origine latine, désigne une image symbolisant une personne réelle et permettant la persistance de sa présence malgré son absence. Elle représente un être dont elle est le portrait, tandis que le pluriel (*imagines*) servait à qualifier, à Rome, le masque de cire réalisé sur le mort et placé à l'entrée de la maison pour le commémorer. Une sorte de photographie avant la photographie en somme, un cliché fixant un désir d'éternité.

Mais son fondement psychique reste énigmatique, et cette énigme contribue sans doute à lui donner la puissance de l'inconnaissable.

Freud emprunte le substantif à Jung qui lui-même s'était inspiré du titre d'un roman de Carl Spitteler paru en 1906. Dans la psychologie jungienne, l'imago vient remplacer le « complexe ». Plus tard le mot consacré sera celui d'« archétype », situé « entre inconscient et conscient dans une sorte de clair-obscur » et désignant l'influence des parents et des relations spécifiques de l'enfant. Quelle est aujourd'hui la portée clinique et théorique de ce concept dans la dynamique de l'œuvre freudienne et au-delà ?

Modèles inconscients, schémas formés à partir de la perception subjective des objets premiers, les imagos continuent d'exister psychologiquement tandis que d'autres représentations plus évoluées des figures familiales se développent. Leur persistance peut alors signaler des points de fixation aliénants, témoins de la puissance qu'elles exercent sur la vie pulsionnelle. Ainsi en est-il des deux exemples freudiens que sont l'imago de mère phallique chez Léonard ou de père primitif dans *Totem et Tabou*.

Le terme apparaît pour la première fois chez Freud dans « La dynamique du transfert » (1912b/1998), année où fut précisément créée la revue *Imago* qui paraîtra jusqu'en 1941. C'est en effet grâce au transfert que se révèle « *in presentia* » la force des images parentales primitives. Pasche (1983), s'appuyant sur le Pseudo-Denys l'Aréopagite, fait le lien entre la définition apophatique de Dieu (c'est-à-dire défini par ce qu'il n'est pas) et la fonction du psychanalyste, et montre que c'est en temps qu'« imago zéro » que ce dernier sera en mesure de revêtir pour son patient l'habit imagoïque qui lui sera attribué. Mais si la projection de l'imago « dynamise » le transfert, ne peut-elle pas aussi constituer un obstacle important à l'engagement dans la cure, entraînant des mouvements de soumission ou de fuite, et ce parfois dès la première rencontre ? La problématique de l'interprétation trouve ici toute son importance et un enjeu clinique de taille consiste, dans certains cas dès le début, à objectiver notamment par le biais d'« interprétations précoces » la puissance imagoïque qui s'exerce contre la liberté associative (Baldacci, 2016). Ces interprétations permettent d'instaurer « l'écart sujet-fonction » (Donnet, 2007), autorisant ainsi l'engagement dans le traitement. Mais comment comprendre qu'à certains moments de la cure le pouvoir des imagos se manifeste si violemment au niveau transférentiel, qu'il peut provoquer des actings, des ruptures soudaines et prématurées du processus ? Dans quelle mesure le contre-transfert de l'analyste intervient-il pour dépasser ces moments de crise ?

La problématique du transfert et de son interprétation s'articule à la question métapsychologique du mode d'internalisation des imagos. Freud y tente une réponse en rassemblant les notions d'identification et de surmoi apparues avec la deuxième topique. Dans ce nouveau contexte, il retrouve la notion d'imago, montrant que dans la trajectoire menant vers son impersonnalisation, l'introjection des figures parentales constitue au départ une partie importante du surmoi. Dans « Le problème économique du masochisme » (1924c/1992), il écrit que progressivement le surmoi de l'enfant « signifierait » moins ses parents. Les « imagines » se détacheraient partiellement d'eux et se joindraient aux influences des maîtres, des modèles et des

héros reconnus, et pour certains, au terme de l'évolution, se pareraient de « l'obscur puissance du destin » (Freud, *ibid.*). Au cours de ce chemin se définirait la différence entre les imagos maternelle et paternelle.

Mais ne peut-on pas considérer la différenciation sexuelle entre les imagos comme une production après-coup ? Pour Paul Denis, l'imago « rassemble des caractéristiques issues des relations précoces *aux deux parents à la fois* » (nous soulignons) (Denis, 1996, p. 1115). Cette toute-puissance qu'elle incarne serait celle des objets originaires indifférenciés, ceux qui pourvoient aux besoins et renvoient à la dépendance primordiale.

Comment tenir compte de la part très archaïque de ce processus d'assimilation d'un moi à un autre qui lui est étranger, part qui, aux dires de Freud lui-même, embrouillait sérieusement la question ?

Par la suite, les auteurs post-freudiens (Melanie Klein, Bion, Lacan, Racamier...) vont approfondir le lien entre les imagos et leur dimension extrêmement précoce, en insistant chacun à sa façon sur le rôle de l'incorporation orale et sur la primauté de l'imago maternelle archaïque. Certaines configurations cliniques témoignent en effet de la surprésence d'un surmoi primitif infiltré par des imagos assimilées sur le modèle de la dévoration cannibale. Ainsi leur formation relèverait moins de mécanismes d'identification que d'incorporation orale ultra précoce.

Le travail sur la qualité du surmoi semble un des enjeux essentiels de l'élaboration de la puissance des imagos dans la vie psychique. Dans quelles conditions le passage des imagos à des identifications post-œdipiennes est-il possible ? « Le meurtre des imagos » (Gillibert, 1978), le « conflit originaire », suivi d'un « deuil originaire » (Racamier 1998), semble un passage obligé pour un surmoi plus impersonnel.

Par ailleurs, il nous faut tenir compte de leur résurgence à différents moments de la vie. Comment aborder cette question avec l'enfant, l'adolescent, l'adulte et avec la personne âgée ? Paul Denis montre que jusqu'à la phase de latence « les imagos exercent une forte puissance sur la vie psychique, lesquelles ressurgissent à l'adolescence où les figures imagoïques viennent de nouveau coloniser le surmoi (Denis 1996). L'imago alors, par sa puissance, n'aurait-elle pas pour fonction de parer la menace de désorganisation narcissique liée à une surcharge économique nécessairement traumatique, en assurant un moi menacé d'impuissance ? Ce n'est pas le moindre des paradoxes que l'imago qui protège le narcissisme et sert à la construction du sujet puisse en même temps aliéner ce même sujet. Comment, dans ces conditions, considérer le conflit possible

entre les différentes imagos ?

Le rapport entre les imagos et les identifications s'enrichit par l'exploration de la dynamique groupale. Freud découvre en effet le rôle capital de l'identification dans le fonctionnement psychique quand il abandonne la référence exclusive aux productions individuelles (entre 1895 et 1910) et se met à explorer les processus inconscients dans les groupes. La voie de ce changement de perspective ouverte par son questionnement sur « la dynamique du transfert », se poursuit dans *Totem et tabou* ((1912-1913a/1998), où est mentionnée la « substance commune » issue de la dévoration du corps de la mère originaire (déesses-mères), et qui relie chacun des membres du clan, et dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921c/1991), où sont analysés les mécanismes d'identification au meneur mis à la place du surmoi. Mais de quel surmoi parle-t-on quand il s'agit de rendre compte de la répétition de régimes dictatoriaux ou totalitaires ?

L'écrivain égyptien Alaa el Awani dans un livre récent s'interroge sur les ressorts des régimes autoritaires. Il prend l'exemple d'un dictateur dont le peuple a découvert l'ampleur des mensonges. Démasqué, celui-ci menace de démissionner, mais se voit néanmoins réclamé avec ferveur lors de manifestations grandioses au prétexte qu'il est le seul à « pouvoir les réunir » (Alaa el Awani, 2020). Autrement dit, mieux vaut se ficeler collectivement à l'imgo plutôt que tomber dans l'abîme. La représentation d'un objet tout-puissant suscite aussi bien un sentiment de protection qu'un sentiment de persécution et ces deux faces sont présentes dans les figures des différents dieux qui ont peuplé l'histoire des religions...

Doit-on et peut-on se défaire de ce besoin collectif de l'imgo ?

Si Freud a montré en quoi la dynamique groupale dans les sociétés favorise la résurgence du besoin de soumission à des figures imagoïques, inversement, comme l'affirme Claude Pigott, « Dans l'histoire fantasmagorique de l'homme, seul le groupe détient suffisamment d'omnipotence pour se confronter à l'imgo originaire » (Pigott, 1999). Cette position rejoint l'importance de la dimension groupale dans le meurtre du père de la horde et le caractère structurant de l'homosexualité sublimée décrit par Freud. Pour Pigott, la sortie de la dépendance de l'imgo maternelle archaïque et l'abord de la phase œdipienne dépendent d'un passage par le groupe comme phase indispensable (cf. groupes d'adolescents). Le sujet aura alors intégré suffisamment d'omnipotence groupale pour garantir son identité. Ce groupe peut être trouvé au sein de la famille, mais aussi dans les différents aspects de la vie culturelle.

Sur le plan de la réponse thérapeutique, lorsque le travail duel suscite la présence d'imagos

trop puissantes, le recours aux thérapies de groupe ou au psychodrame psychanalytique s'avère très pertinent.

Ce terme d'« imago », familier aux analystes, implique tout le développement de l'homme, compris comme être de culture. Il se trouve engagé dans la dynamique des petits et grands groupes et dans celle des individus qui en émanent et les composent. Le pendant s'exprime dans la nostalgie du tout, les rêves d'harmonie universelle ou de fusion affective, associés à la recherche d'une tutelle totalitaire et à la hantise du paradis perdu. Apporter une réflexion contemporaine à cette notion et à son utilité est le but de ce numéro de la *Revue française de psychanalyse*.

Kalyane Fejtö

40 rue Pascal

75013 Paris

kalyanefejto@gmail.com

Jean-François Guoin

35 rue de la Butte aux Cailles

75013 Paris

jfgouin49@gmail.com

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Baldacci J.-L. (2017). *L'analyse avec fin*. Paris, Puf.

Bion W.R. (1965/2004). *Recherche sur les petits groupes*. Paris, Puf.

Denis P. (1996). D'imagos en instances, un aspect de la morphologie du changement. *Rev Fr Psychanal* 60(4) : 1171-1186.

Denis P. (2001). *La période de latence. Éloge de la bêtise*. Paris, Puf.

Donnet J.-L. (2007). La neutralité et l'écart sujet-fonction. *Rev Fr Psychanal* 71(3) : 747-762.

El Aswany A. (2020). *Le Syndrome de la dictature*. Arles, Actes Sud.

Freud S. (1912b/1998). Sur la dynamique du transfert. *OCF.P*, XI : 107-116. Paris, Puf.

Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés. *OCF.P*, XI : 189-385. Paris, Puf.

Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.

Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF.P*, XVII : 9-23. Paris, Puf.

Gillibert J. (1978). Le meurtre de l'imago. *L'Œdipe maniaque, l'homme de constitution : une quête phallique t. 2* : 58-93. Paris, Payot.

Jung C.G. (1912/1953/2014) *Métamorphose de L'âme et ses symboles*. Paris, Le livre de poche.

- Klein M. (2009), *La psychanalyse des enfants*. Paris, Puf, « Quadrige ».
- Lacan J. (1938). La Famille. Dans *L'Encyclopédie Française t. VII*. Paris, Larousse.
- Pasche F. (1983). L'imago zéro. *Rev Fr Psychanal* 47(4). « Les Imagos » : 939-962.
- Pigott C. (1999). Les imagos terribles. *Le collège de psychanalyse groupale et familiale*.
- Racamier P.-C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*. Paris, Les Éditions du collège.